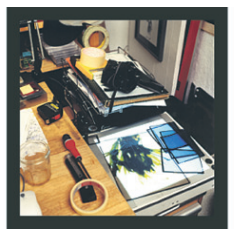

IDÉES

LA CANNE À PÊCHE DE GEORGE ORWELL. – François Bordes

Éditions de Corlevour, Clichy, 2018, 110 pages, 16 euros.

Étudier, dans l'œuvre de George Orwell, la place et la trace de l'enfance : l'objet de ce petit livre peut, à première vue, sembler ténu. Mais ce thème, partout présent, est un fil rouge qui permet à François Bordes de traverser, avec finesse et acuité, les principales étapes de l'existence d'Orwell : premiers jeux et lectures fondatrices ; années sombres dans une école préparatoire *(prep school),* puis à Eton ; expérience birmane ; immersion parmi les prolétaires et les vagabonds ; engagement dans la guerre d'Espagne ; tentative de *vita nova* sur une île des Hébrides ; écriture de *1984*... Surtout, l'essai s'attache à faire ressortir la dimension politique de l'enfance. Pour l'écrivain britannique, elle renvoie à une certaine manière de voir le monde : un regard naïf et net, qui n'est pas encore obscurci par les sophistications idéologiques et qui peut susciter l'étonnement, l'enthousiasme et le scandale. L'enfance est aussi, chez Orwell, le symbole d'un monde à défendre ; un univers de relations humaines riches et intenses, que les progrès de la société industrielle, les tyrannies de tous ordres et l'omniprésence de Big Brother menacent d'effacer définitivement.

ANTONY BURLAUD

LA TYRANNIE DU COURT TERME. Quels futurs possibles à l'heure de l'anthropocène ? – Jean-François Simonin

Éditions Utopia, Paris, 2018, 240 pages, 10 euros.

Dans un petit ouvrage dense et clair, Jean-François Simonin propose d'imaginer des parades à la *« crise du futur »*. Démarche originale, puisque rares sont les travaux d'anticipation qui souscrivent à une approche matérialiste d'un tel sujet (relevant essentiellement du domaine de l'imaginaire). L'auteur oppose l'inquiétude collective concernant l'avenir et la tendance commune à suivre le simple cours de sa vie. Dans une deuxième partie consacrée à la suggestion de nouveaux *« matériaux »* pour *« reprendre la main sur le futur »,* Simonin évoque la nécessité que la longue durée *« imprègne nos modes de penser et de vivre »* en devenant une dimension du quotidien, pour lutter contre ce qu'il nomme le *« colonialisme du futur »*. La tâche sera ardue. Car *« il n'est peut-être de l'intérêt de personne, dans une économie mondialisée et financiarisée, de promouvoir la question du long terme »*. De surcroît, le néolibéralisme aurait favorisé un tournant épistémologique : l'avenir n'est plus un objet de débat philosophique et politique, mais le résultat de projections établies à partir de données statistiques.

MAXIME LÉOTHAUD

COMMUNAUTÉ. – Martin Buber

Éditions de l'Éclat, Paris, 2018, 160 pages, 10 euros.

Figure du judaïsme libertaire d'Europe centrale, Martin Buber (1878-1965), proche du philosophe Franz Rosenzweig et du libertaire Gustav Landauer, promeut une philosophie sociale d'inspiration religieuse sur fond de critique sociale et d'aspiration communautaire. C'est ce dernier aspect qui est abordé dans ce recueil de six essais inédits en français, publiés entre le début du XXe siècle et les années 1950. Pourfendeur du nationalisme et de la violence, avocat du dialogue entre les religions comme entre Juifs et Arabes en Israël, Buber appelle de ses vœux une nouvelle communauté, qui ne serait plus fondée sur la parenté de sang, mais sur les affinités électives. Prolongeant les vues de Landauer, pour qui le socialisme représente notamment une *« reconquête de la relation »,* le philosophe de *Je et tu,* son livre le plus connu, oppose la communauté – une *« union organiquement constituée »* reposant sur la *« possession commune* (...), *le travail en commun, des mœurs et des croyances communes »* – à la société comme *« état de séparation bien ordonné »* reposant sur la contrainte. En ce sens, écrit-il, *« notre communauté ne veut pas la révolution, elle* est *la révolution »*.

CHARLES JACQUIER

« IL FAUT S'ADAPTER ». Sur un nouvel impératif politique. – Barbara Stiegler

Gallimard, coll. « NRF essais », Paris, 2019, 336 pages, 22 euros.

Pour des raisons évidentes, au lendemain de la seconde guerre mondiale, il apparut qu'il fallait expurger le domaine politique des présupposés biologiques qui le traversaient depuis le XIXe siècle. Or le lexique évolutionniste imprègne aujourd'hui encore, et plus que jamais, nombre de domaines : « concurrence » (des entreprises), « sélection » (des étudiants dans les grandes écoles et récemment dans les universités), « adaptation » (aux contraintes du marché), etc. Constatant son emprise sur les discours économiques et politiques, Barbara Stiegler en propose la généalogie. Son enquête, très documentée, démontre qu'il découle des théories de l'influent intellectuel américain Walter Lippmann (1889-1974), l'un des pères fondateurs du néolibéralisme. Distinct du libéralisme – voire opposé à lui, en tant que doctrine refusant toute intervention de l'État –, le néolibéralisme lippmannien, dont on n'est pas sorti, prône une *« régulation de la société qui combine savoir des experts et artifices du droit »*. Certaines thèses de l'ouvrage, que le lecteur pourrait juger discutables, sont reprises et justifiées dans la conclusion.

NIDAL TAIBI

PHILOSOPHIE

Conjurer le désespoir

DEPUIS quelques années, la désorientation historique croissante a fait naître un intérêt durable pour Walter Benjamin (1892-1940), philosophe allemand et marxiste hétérodoxe, proche de Bertolt Brecht, Gershom Scholem et Theodor Adorno. Après 1989, une certaine lecture de son œuvre a choisi de souligner une remise en question du dogme du progrès, non seulement sous sa forme la plus vulgaire – le progrès comme réalité autonome –, mais également sous la forme raffinée qu'il avait prise dans le marxisme en tant que mouvement historique : ce au nom de quoi il s'agissait de lutter. Avoir l'histoire avec soi, c'est ce qui donnait sens et énergie à la lutte et permettait d'asseoir la victoire à venir sur la conscience de sa nécessité. Tel est l'horizon historique révolutionnaire qui constituait, aux yeux du philosophe, la temporalité propre au marxisme moderniste.

Cet horizon demeure chez Benjamin, mais le concept s'en trouve radicalement changé. On peine à le cerner, tant sont grandes la diversité de ses visages et la complexité de son parcours, éclaté dans une multitude de textes, que l'actualité éditoriale permet de redécouvrir. On y rencontre, bien entendu, un philosophe de la révolution et de l'histoire, qui pense dans le sillage de l'anarchisme et des soulèvements qui secouent l'Europe de son temps (1), mais également un observateur attentif de la modernité, dans la tradition des grands essayistes allemands, qu'il s'agisse de Georg Simmel ou de Siegfried Kracauer (2). Enfin, il fut aussi, et c'est moins connu, l'animateur d'une émission de radio pour enfants, ce qui lui donne à penser les transformations qu'impliquent les médias modernes pour les formes de narration traditionnelles, en l'occurrence le conte (3).

On retrouve dans tous ces textes le motif de l'histoire et du progrès – le progrès, notion-clé de la modernité, conférant aux événements et aux existences un sens que la providence ou la notion de nature échouent désormais à produire. C'est l'illusion de ce sens de l'histoire que dénonce Benjamin, d'un bout à l'autre de sa trajectoire, ouverte avec *Pour une critique de la violence* et close par les thèses qui constituent *Sur le concept d'histoire*. Il entreprend en premier lieu de donner à voir la violence et l'arbitraire dans les institutions humaines où l'on ne perçoit le plus souvent qu'ordre et légitimité. C'est d'abord le cas pour le droit. Celui-ci repose nécessairement sur une violence fondatrice – celle dont les mythes, comme la *Théogonie* d'Hésiode, cultivent la mémoire en la travestissant, grâce au récit de l'institution d'un ordre succédant au chaos –, qui s'accompagnera d'une violence conservatrice permanente, dont la police est à la fois l'agent et le symbole par excellence. Dans le même temps, au cœur de la continuité historique, le discours des vainqueurs va étouffer la voix des vaincus. À ces violences-là Benjamin oppose l'horizon de l'événement révolutionnaire comme moment de la dernière violence, la fidélité aux morts et aux vaincus du passé agissant comme source morale de la lutte, par opposition à la simple foi en l'avenir, qui ne lui paraît être qu'une chimère aveuglante. Lui-même, en tant qu'écrivain, va se refuser à produire et à reproduire ce qui viendrait conforter le récit dominant et ses représentations fallacieuses. Il élabore un style qui cherche à les déjouer, en déstructurant la narration d'un conte, par exemple, ou en privilégiant les formes brèves – autant de prises de vue au cours de ce qui s'apparente à une promenade dans la vie contemporaine.

On ne peut malgré tout s'empêcher de ressentir un certain malaise à la lecture de la prose de Benjamin, dont on a l'impression qu'elle cherche à conjurer par l'écriture un désespoir bien plus qu'à exprimer une simple lucidité. En outre, il n'est pas évident que les questions auxquelles il se trouvait confronté soient encore les nôtres : le dogme du progrès ne semble plus guère faire recette, et c'est davantage la perte de toute épaisseur historique qui guette. Certes, sa pensée de l'importance accordée à la mémoire des luttes passées est utile dans ce contexte. Mais, à moins de demeurer pure mélancolie, elle doit s'inscrire dans des récits qui tissent une autre continuité et où les défaites sont inséparables des victoires et progrès scandant l'histoire du mouvement ouvrier. Récits nécessaires pour rouvrir l'éventail des possibles.

GUILLAUME FONDU.

(1) Walter Benjamin, *Pour une critique de la violence,* Allia, Paris, 2019, 64 pages, 6,50 euros (1re éd. : 1921).

(2) Walter Benjamin, *Rue à sens unique,* Allia, 2019, 128 pages, 7 euros (1re éd. : 1928).

(3) Walter Benjamin, *Le Cœur froid,* Allia, 2019, 64 pages, hors commerce (1re éd. : 1932) ; Michael Löwy, *Walter Benjamin : avertissement d'incendie. Une lecture des Thèses « Sur le concept d'histoire »,* Éditions de l'Éclat, coll. « Poche », Paris, 2018, 240 pages, 8 euros.

MUSIQUE

L'avenir hybride du flamenco

ORGANISÉ depuis vingt-cinq ans à Barcelone, Sónar est l'un des plus importants festivals européens de musique électronique. Pourtant, en juin 2018, il y a été beaucoup question de flamenco, notamment avec la jeune chanteuse catalane Rosalía ; elle y présentait son deuxième album, *El mal querer,* dont le premier single, *Malamente,* s'accompagnait d'un clip illustrant sa fusion de flamenco et de musiques urbaines : une moto fonce dans la muleta d'un matador, un pénitent de la Semaine sainte passe sur un skate... La musique intègre les *palmas* (claquements de mains) dans le R'n'B synthétique d'une jeune femme qui a grandi avec le groupe Destiny's Child (1). Rosalía revendique son ancrage dans le flamenco tout en hérissant les puristes.

Le qualificatif « pur » est omniprésent dans le discours sur le flamenco, animant des débats d'autant plus virulents qu'il est impossible d'établir nettement les critères de ce qui est *puro*. Les codes de cet art populaire, qui se sont fixés au milieu du XIXe siècle, sont-ils « purement » gitans et andalous, comme le sont pour partie ses origines, ou le fruit d'un syncrétisme ? Puisque Federico García Lorca et Manuel de Falla créèrent dès 1922 un concours dont le but était la *« conservation du pur chant andalou* (2)*»,* à quelle époque s'opère sa perversion ? Enfin, où situer une expression qui, sous le franquisme, fut tantôt censurée (beaucoup de chanteurs étaient républicains), tantôt élevée au rang de folklore national (3) ?

Cette folklorisation fut le principal péril que dut affronter le genre. Il fut repoussé dans les années 1970 par l'ouverture au jazz et au rock, sous l'impulsion du guitariste Paco de Lucía ou du chanteur Enrique Morente. Ce dernier, capable de s'associer au groupe de rock Lagartija Nick (pour l'album *Omega*), a beaucoup influencé un autre « non-puriste », le Barcelonais Raül Refree, producteur du premier album de Rosalía et proche de Lee Ranaldo, du groupe de rock new-yorkais Sonic Youth. Refree arase les conventions sur un magnifique album, *La otra mitad* (4). Collaborateur de chanteurs comme Rocío Márquez et Kiko Veneno, qui ont su renouveler les orchestrations (pop, rock) et les thèmes (les luttes sociales) du genre, Refree est un personnage charnière du remue-ménage actuel, dans lequel il juge prématuré de voir un mouvement : *« Nous sommes juste quelques jeunes musiciens suffisamment audacieux pour étudier certains aspects de la tradition et les pousser plus loin, sans règles et sans peurs »,* témoigne-t-il. Tant pis pour les sectaires du *puro* : *« Pour qu'un genre survive, les deux faces de la pièce sont nécessaires : tradition et expérimentation. Sans cela, la musique mourra entre les mains de ceux qui ont fixé son cadre. »*

Refree a aussi produit un autre artiste hors cadre, Niño de Elche. Toujours au festival Sónar 2018, ce chanteur de 34 ans a créé *Coplas mecánicas* avec le danseur sévillan Israel Galván, qui pulvérise les codes chorégraphiques du flamenco depuis vingt ans. Soit un duo corrosif à base de hurlements, de tapage, de Power Plate, de clowneries et de poésie, conformément au précepte de Niño de Elche selon lequel *« qui n'expérimente pas dans le flamenco n'est pas flamenco »*. À ce titre, son *Antología del cante flamenco heterodoxo* (5) forme une œuvre aussi innovante que baroque. Le répertoire séculaire et le chant académique y côtoient des compositions de Dmitri Chostakovitch et de Tim Buckley, des références à Friedrich Nietzsche et à Guy Debord, et des altérations électroniques de la voix et du son. Tout en manifestant son intérêt pour l'anarchisme, la culture *queer* et la cause anticorrida, il nie toute provocation ou intention avant-gardiste et affirme que, comme ses prédécesseurs, il chante le flamenco de son époque. Il a été désigné pour programmer le festival Flamenco Madrid 2019 (du 5 mai au 2 juin), dont l'ambition est de montrer le flamenco *« comme expression dégénérée, bâtarde et intoxiquée par son environnement, qui a été et qui reste l'une des expressions les plus paradoxales, et donc les plus intéressantes, de notre actualité culturelle »*.

ÉRIC DELHAYE.

(1) Rosalía, *El mal querer,* Sony Music, 2018, 15 euros.

(2) Manuel de Falla, *Écrits sur la musique et sur les musiciens,* Actes Sud, Arles, 1992.

(3) *Cf.* Alfredo Grimaldos, *Flamenco. Une histoire sociale,* Les Fondeurs de briques, Saint-Sulpice, 2014. À propos d'un des plus grands *cantaores, cf.* Francisco Peregil, *Camarón de la Isla. La douleur d'un prince,* Les Fondeurs de briques, coll. « Instrumental », 2019, 176 pages, 18 euros.

(4) Refree, *La otra mitad,* Tak:til, 2018, 18 euros.

(5) Niño de Elche, *Antología del cante flamenco heterodoxo,* Sony Music, 2018, 16 euros.

DANS LES REVUES

❑ **THE NEW YORK REVIEW OF BOOKS.** Un numéro centré sur l'art, avec de nombreux comptes rendus d'expositions et de leurs catalogues : Antonello de Messine, le Tintoret, Giovanni Battista Moroni, William Bouguereau, etc. John Berger à l'honneur, avec deux livres portant sur son œuvre et sa vie. (Vol. LXVI, n° 8, 9 mai, bimensuel, abonnement un an : 115 dollars. – New York, États-Unis.)

❑ **THE DIPLOMAT.** Le mouvement de révolte chinois contre l'occupation occidentale et japonaise, le 4 mai 1919 ; la guerre de Kargil entre le Pakistan et l'Inde pour le contrôle du Cachemire, il y a vingt ans ; les développements possibles du partenariat entre les Philippines et les États-Unis. (N° 54, mai, mensuel, abonnement un an : 30 dollars. – Washington, DC, États-Unis.)

❑ **GLOBAL ASIA.** L'Asie comme théâtre d'un conflit indissociablement technologique, commercial et géopolitique entre la Chine et les États-Unis. (Vol. 14, n° 1, mars, trimestriel, abonnement un an : 60 euros. – Séoul, Corée du Sud.)

❑ **SOCIALIST REVIEW.** De l'Algérie au Soudan, la revue britannique célèbre le « retour des révolutions ». Grève victorieuse des femmes de Glasgow pour l'égalité des salaires. (N° 446, mai, mensuel, 3 livres sterling. – Londres, Royaume-Uni.)

❑ **GERMAN POLITICS AND SOCIETY.** Pourquoi les cadres locaux de la Stasi n'ont-ils pas réprimé les manifestations de masse en 1989 en Allemagne de l'Est ? La part des ouvriers soutenant le Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD) est passée de 48 % en 1998 à 23 % en 2017. (Vol. 36, n° 4, décembre 2018, trimestriel, sur abonnement. – Georgetown, États-Unis.)

❑ **POLITIQUE AFRICAINE.** La biométrie se répand en Afrique pour les contrôles d'identité, avec la constitution de fichiers et l'installation d'outils de vérification aux frontières. Les populations et les associations s'inquiètent d'autant plus pour les libertés que ces transformations s'effectuent sous pression étrangère. (N° 152, décembre 2018, trimestriel, 20 euros. – Paris.)

❑ **SAHARA INFO.** Un numéro spécial consacré aux missions organisées en début d'année par l'Association des amis de la République arabe sahraouie démocratique. (N° 177, mai, quatre numéros par an, sur abonnement. – Paris.)

❑ **REPORT ON THE AMERICAS.** Un article passionnant sur les militaires en Amérique latine : leur rôle dans les dictatures des années 1980, leur discrétion pendant la décennie néolibérale et leur retour en force alors que les dépenses d'armement s'envolent. (Vol. 51, n° 1, printemps, trimestriel, abonnement un an : 44 euros. – Routledge, New York, États-Unis.)

❑ **NUEVA SOCIEDAD.** Mauvaise pioche : pour éclairer le phénomène des « gilets jaunes », la revue se tourne vers le sociologue Michel Wieviorka, lequel exprime son soulagement : les « gilets jaunes » ont rejeté les « extrêmes ». (N° 280, mars-avril, bimestriel, abonnement un an : 107 dollars. – Buenos Aires, Argentine.)

❑ **ACTES DE LA RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES.** Disposer du temps, c'est exercer le pouvoir. Autour de ce thème, plusieurs études, dont une sur les façons très variées dont diverses couches sociales organisent leurs visites dans les musées. (N° 226-227, mars, trimestriel, 20,30 euros. – Paris.)

❑ **JOURNAL DES ANTHROPOLOGUES.** Des pratiques masochistes aux couples franco-chinois en passant par la sexualité des jeunes Suisses, ce numéro explore les *« échanges économico-intimes »,* ces relations mêlant le sexe et l'intérêt matériel. (N° 156-157, janvier-juin, semestriel, 22 euros. – Charenton-le-Pont.)

❑ **LA PENSÉE.** Abolir les termes « père » et « mère » dans l'état civil reviendrait à considérer la famille comme un *« agrégat d'individus »,* privant les autorités de la possibilité d'en protéger les membres. La psychanalyse : prison de l'identité sexuelle ou instrument d'émancipation ? (N° 397, janvier-mars, trimestriel, 19 euros. – Paris.)

❑ **ESPRIT.** Dossier : l'idéologie de la Silicon Valley, avec des contributions de Fred Turner, Shoshana Zuboff, Antonio Casilli, Jean-Pierre Dupuy, etc. (N° 454, mai, dix numéros par an, 20 euros. – Paris.)

❑ **FUTURIBLES.** « Mars à tout prix » ou « Les Terriens d'abord », un exercice de fiction pour nourrir le débat sur l'éthique de la prospective spatiale, alors que les acteurs privés multiplient les initiatives dans ce domaine. (N° 430, mai-juin, bimestriel, 22 euros. – Paris.)

❑ **URBANISME.** Histoire et actualité de la notion de « droit à la ville », forgée par le sociologue Henri Lefebvre en 1968. Un article sur Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, qui, en quête de notoriété internationale, tourne désormais davantage son regard vers Dubaï que vers Moscou. (N° 412, printemps, mensuel, 20 euros. – Paris.)

❑ **LA REVUE DE L'ÉNERGIE.** Un recueil des positions détaillées de dix-huit partis politiques français sur les questions d'énergie à l'occasion des élections européennes. (N° 643, mars-avril, bimestriel, abonnement un an : 211 euros. – Paris.)

❑ **LAVA.** Non seulement la relation économique asymétrique séculaire entre le Nord et le Sud produit un échange inégal, mais elle se traduit aussi par des périls écologiques et par une plus grande vulnérabilité. (N° 8, printemps, trimestriel, 14 euros. – Bruxelles, Belgique.)